

## *Le Squelette*

### **Résumé**

Pouro, une hindoue de Chattaoni (district de Gujrat) a été promise par sa famille à Ram Chand, un hindou du village voisin de Rattoval, en même temps que la sœur de Ram Chand était fiancée au frère de Pouro. Mais peu avant son mariage, en 1935, Pouro est enlevée par Rashida, un Musulman, qui la contraint à l'épouser, la renomme Hamida et l'emmène à Sakkarale. Là, Pouro met au monde un garçon, Javed, auquel initialement elle n'accorde guère d'attention (chapitres I-III). Elle rencontre ensuite Kammo, une pauvre hindoue, qu'elle aide pendant quelque temps et qu'elle chérit comme s'il s'agissait de sa propre fille. Mais la tante chez qui vit Kammo interdit finalement à sa nièce de rencontrer Pouro (chapitre IV). Plus tard, chez Rahima, un cousin de Rashida, Pouro rencontre Taro, une fille instruite et révoltée par son mariage à un homme ayant déjà une première épouse. Quelques jours après que Taro est retournée chez ses beaux-parents, Rashida contracte la typhoïde, et Pouro prend soin de lui (chapitre V). Rashida une fois guéri, une folle arrive un jour au village et vagabonde dans ses environs, jusqu'à ce qu'au terme d'une grossesse consécutive à un viol elle meure en mettant au monde un garçon. Pouro et Rashida recueillent l'enfant et Pouro l'allait, mais des Hindous du village ayant découvert que la folle était hindoue, contraignent le couple à leur remettre l'enfant. Mais ce dernier dépérit, et il est finalement rendu à ses parents adoptifs (chapitres VI-VIII). La mère de Rahima, dont la vue faiblit, obtient de Rashida que Pouro puisse l'accompagner, en emmenant avec elle seulement leur fils adoptif, à l'ermitage d'un saint homme musulman dans les environs de Rattoval. Là, Pouro s'arrange pour rencontrer Ram Chand, mais est bouleversée au point de ne pouvoir lui dire un mot (chapitre IX).

Des années passent, et un jour, Rashida apprend à Pouro que la récolte qu'ils partagent avec son oncle et son cousin a été brûlée, et il semble que l'incendiaire ne soit autre que le propre frère de Pouro (chapitre X). Vient le temps de la partition, et le drapeau pakistanais flotte sur Rattoval. Les Hindous du village sont sauvés de justesse par l'armée, qui vient les évacuer, de l'incendie de l'haveli où des Musulmans les avaient tenus enfermés plusieurs jours. À quelque temps de là, Pouro recueille une Hindoue cachée dans un champ de cannes à sucre après avoir échappé des Musulmans qui l'avaient enlevée dans un camp de réfugiés et violée neuf nuits durant. Un soir arrive de Rattoval un convoi de réfugiés au nombre desquels se trouve Ram Chand. Pouro parvient à s'entretenir avec lui. Elle apprend qu'il a été marié à sa sœur, et aussi que la sœur de Ram Chand, Lajo, a été enlevée tandis qu'ils tentaient de fuir. Pouro confie à Ram Chand la jeune femme qu'elle a abritée jusque là et lui promet de sauver Lajo (chapitre XI). Pouro et Rashida imaginent un stratagème. Ils se rendent à l'ermitage du saint homme de Rattoval et Pouro, se faisant passer pour une marchande de couverture, va de maison en maison. Elle ne tarde pas à découvrir Lajo dans l'ancienne maison de Ram Chand, que s'est appropriée un certain Allah Ditta. Elle lui révèle son identité, et lui propose de se rendre une certaine nuit à minuit jusqu'à un puits voisin : Rashida l'y attendra et l'emmènera à Sakkarale. Le plan réussit, et pour éviter le soupçon, Pouro retourne à la maison d'où Lajo a disparu (chapitres XII-XIII). Elle est après quelques jours ramenée à Sakkarale par Rashida et y a, chez elle, de longues conversations avec Lajo. Elle est certaine qu'on viendra chercher la jeune femme et un jour en effet, Rashida annonce que Ram Chand est venu le rencontrer. Ils ont convenu ensemble que Lajo serait remise à Ram Chand cinq jours plus tard à Lahore, où Pouro et sa famille accompagnent donc Lajo en temps voulu. Le frère de Pouro est venu avec Ram Chand et fait comprendre à sa sœur qu'elle peut partir avec eux pour l'Inde. Mais Pouro décide de rester au Pakistan avec Rashida et leurs enfants (chapitres XIV-XVI).

## Extrait n° 1

La première chose que firent ces Shah une fois rentrés au pays fut de se mettre en quête d'un bon parti pour Pouro dans le village voisin de Rattoval ; sa mère songeait à la joie qu'elle aurait à arranger le mariage de sa fille aussitôt après le bain rituel qui suivrait la naissance de son enfant. C'était un devoir dont elle et son mari étaient désormais bien décidés à s'acquitter.

Les futurs beaux-parents de Pouro possédaient en ce temps-là trois bufflesses, et leur maison était la première du village à avoir eu un auvent de briques cuites ; sur la façade, ils avaient fait peindre la syllabe sacrée « Om ». On disait que Ram Chand, leur fils, était un beau jeune homme intelligent.

Le père de Pouro l'avait « réservé » en leur offrant les cinq roupies et le morceau de sucre candi traditionnels. En ce temps-là, les fiançailles croisées étaient coutumières dans le district de Goujrat : c'est ainsi que la petite sœur de Ram Chand fut fiancée au frère de Pouro, alors âgé de douze ans.

La mère de Pouro qui avait, de deux ans en deux ans, mis au monde trois filles à la suite, en avait assez, et maintenant que la situation s'était améliorée, que la famille avait de quoi manger et subvenir à ses besoins, elle désirait un autre fils.

Revenue à Chattaoni, la deuxième chose qu'elle avait faite avait donc été de rendre hommage à la Déesse du Destin. Dans la cour de Pouro, des villageoises avaient fait une idole de bouse dont elles avaient couvert la tête d'un voile rouge avec une bordure brodée d'or et d'argent et au nez de laquelle elles avaient mis un clou doré, et elles chantaient en chœur :

Déesse du Destin, venue fâchée, puisses-tu partir contente !  
Déesse du Destin, venue fâchée, puisses-tu partir contente !

Comme les femmes des villages alentour, elles étaient persuadées que la Déesse du Destin venait elle-même pour chaque naissance. Si elle s'amusait et riait avec son époux, elle faisait vite une fille car elle avait hâte de retourner auprès de lui ; mais si elle venait après une querelle avec lui, elle était moins pressée de le rejoindre et pouvait prendre le temps de faire un garçon. Et les femmes de chanter encore :

Déesse du Destin, venue fâchée, puisses-tu partir contente !  
Déesse du Destin, venue fâchée, puisses-tu partir contente !

La Déesse, sans doute tout près de là, écoutait le chant des femmes ; elle exauça leur prière. Une quinzaine de jours plus tard, la mère de Pouro mit au monde un garçon. Les Shah du voisinage et même les parents les plus éloignés reçurent des félicitations. La seule inquiétude venait de ce que le garçon était un *trikkhal*, un frère était né après trois filles. La mère de Pouro se demandait comment elle pourrait le sauver. S'il vivait, il ne fallait pas qu'il fût un fardeau pour ses parents ; les dévotes de la Déesse se retrouvèrent donc et firent, dans un gros plat de bronze, un trou par lequel elles passèrent le bébé en chantant :

Voici qu'est venue une armée de *trikkhal*,  
Voici qu'est venue une armée de *trikkhal* !

Après avoir célébré tous les rituels propitiatoires pour un garçon heureusement né après une série de trois filles, on fut certain que l'enfant vivrait.

Pouro, âgée maintenant de quinze ans, sentait son corps se transformer. Toutes ses tuniques de l'année précédente lui étaient devenues trop justes. Elle s'en fit coudre de nouvelles dans une étoffe à fleurs achetée au marché d'à côté. Elle se fit faire des voiles tout scintillant d'incrustations de mica.

Les amies de Pouro lui avaient montré de loin son fiancé, Ram Chand ; elle le revoyait désormais trait pour trait, et chaque fois qu'elle pensait à lui, son visage s'empourprait.

## Extrait n° 2

Dans les villages du district de Goujrat qui se trouvaient aux alentours de celui de Pouro, les violences éclatèrent plus tard qu'ailleurs. Les gens du village de Pouro, ceux de son lignage, bref tous les siens sauf Rashida et de même toute la parentèle de ce dernier rôdaient comme les esprits malfaisants d'Hindous dont on a pas célébré les rites funéraires ; personne ne se souciait de Pouro et Rashida n'était pas en mesure de raisonner quiconque.

Finalement, les Hindous se mirent à fuir des villages alentour. Leurs vaches restèrent attachées à des pieux, leurs buffles beuglaient tant et plus, ils ne prirent pas le temps de vider leurs maisons, ils abandonnèrent leurs champs aux nouveaux maîtres des lieux, ils profitaient de la nuit pour s'enfuir, ils étaient tués aux abords des villages, on retrouvait leurs cadavres un peu partout sur les collines.

Tous les Hindous du village de Pouro s'étaient réfugiés dans une grande demeure qui appartenait à l'une de leurs familles. Dès que l'un d'eux ouvrait la porte et sortait, il trouvait la mort. On disait qu'ils avaient accumulé là des provisions. Aucun des Hindous ne regardait dehors, aucune de leurs femmes ne risquait un œil vers l'extérieur.

Dans le village de Pouro, il n'y avait plus que des Musulmans. Les Hindous qui s'y trouvaient bloqués étaient confinés dans la grande demeure comme du bétail. Un jour, des villageois se rassemblèrent pour passer à l'action contre les occupants de la grande demeure ; ils étaient décidés à les exterminer. Ils commencèrent par forcer les verrous de leurs maisons et tout saccager à l'intérieur. Si un Hindou s'aventurait à sortir nuitamment, Pouro voyait le lendemain son cadavre dans le village.

Un jour, finalement, on avait aspergé de kérosène les portes et les fenêtres de la grande demeure et l'on avait déposé devant les portes des fagots arrosés de kérosène, quand des camions militaires hindous arrivèrent au village.

Des cris aussi déchirants que les flammes étaient hautes montaient de la demeure quand les soldats éteignirent le feu, quand les soldats évacuèrent les occupants. Ils les firent asseoir dans les camions, suffocant et brûlés. Il y avait parmi eux trois grands brûlés : de la graisse moutonnait à leurs blessures, des lambeaux de chair carbonisée pendaient à leur squelette, on voyait percer les os de leur front et de leurs jambes. Le temps que les autres s'installassent dans les camions, ils avaient rendu l'âme ; on jeta leurs cadavres carbonisés et les camions démarrèrent, leurs proches hurlaient, mais les militaires n'avaient pas le temps de procéder à une crémation.

Le village de Pouro s'était vidé. Il n'était pas resté une seule personne de la nation étrangère ; il y avait seulement trois cadavres brûlés devant la grande demeure, dont en deux jours les chiens et les corbeaux du villages arrachèrent les derniers lambeaux de chair. C'étaient désormais des squelettes nus qui gisaient devant la grande demeure à demi détruite par le feu.

Pouro eut l'impression qu'on lui jetait des éclats de verre dans les yeux : elle vit un jour passer par son village une douzaine de jeunes gens en furie poussant devant eux une jeune fille nue tout en battant le tambour ; on ne savait ni de quel village ils venaient, ni vers lequel ils allaient.

Pouro avait le sentiment que vivre en ce monde était un crime. Que naître fille sur cette terre était un crime.

### **Extrait n° 3**

Les jours passèrent dans une succession monotone, sans que le moindre indice filtrât concernant Lajo, sans que la moindre nouvelle arrivât de sa famille : ainsi, Pouro et Lajo pouvaient se parler en toute intimité. La nuit, quand le sommeil leur fermait les yeux, elles faisaient rêve après rêve. Levées avant l'aube, elles reprenaient leurs conversations et,

considérant leurs rêves comme des présages, bons ou mauvais, tantôt elles étaient effondrées, tantôt elles reprenaient espoir. Souvent, comme les enfants, Lajo prenait des morceaux de bois carbonisés dans le foyer et traçait des lignes sur le sol, y voyant parfois des dessins divinatoires, d'autres fois non. Souvent les larmes coulaient sur son visage, souvent elle se divertissait en jouant des heures avec les fils de Pouro. Il venait fréquemment à Lajo de sombres pensées, elle perdait tout espoir qu'on cherchât à savoir ce qu'elle était devenue, tandis qu'une voix intérieure disait à Pouro qu'un jour quelqu'un se retrouverait là à l'improviste, qu'un beau jour une lettre arriverait, que les choses changeraient pour Lajo. Pouro était aux petits soins pour Lajo, pensant qu'elle lui avait été confiée pour peu de jours, qu'ensuite elle ne pourrait peut-être jamais plus la rencontrer, jamais plus la revoir : le visage de Lajo lui était en ces jours-là les visages de tous ses parents. Qu'on vînt chez elle pour un temps, qu'on lui rendît une simple visite, elle savait que Lajo était la première et la dernière personne de sa propre famille qui serait jamais son hôte.

### *La Vérité*

#### **Résumé**

Fondé sur ce que les Anglais ont appelé *stream of consciousness* (flux de conscience) et par quoi ils désignent un style romanesque à part dont le champ déborde celui du monologue intérieur, *La Vérité* ne se laisse guère résumer. Sur le fond d'une situation sociale typiquement indienne, Iqbal, isolé pour quelques jours du reste du monde, est en proie à un délire onirique dans lequel il revit certains des moments les plus marquants de sa relation amoureuse avec Ursila. Il se fait le procès de n'avoir pas eu le courage de l'assumer librement.

#### **Extrait n° 1**

Il lui semblait qu'il faisait encore nuit...

Dans le buisson au bord de l'eau, il étendit ses pattes, se leva et effleura de son cou les plus hautes pousses.

Puis, émergeant du fourré, il s'approcha de l'eau. La vue de son reflet ébranla son cœur.

Il contemplait son image dans l'eau claire et calme, ses longues pattes minces, l'ombre grise de ses flancs, le brun foncé de ses ailes, sur son front, comme une couronne, l'éclat de longs plumets bleus, son bec dur et effilé et le halo rouge autour de ses yeux.

Il ne faisait de plus tout à fait nuit; le jour allait poindre. Son ombre lui semblait maintenant si visible!

Songeant au jour qui se levait, il fut parcouru d'un frisson de crainte qui fit trembler son reflet dans l'eau stagnante...

Plongeant son bec dans l'eau, il en but rapidement une gorgée. Sa soif étanchée, il jeta alentour un regard apeuré et retourna se cacher dans le buisson au bord de l'eau.

Le bouquet de roseaux n'était pas très fourni, et, si l'obscurité de la nuit en masquait les interstices, la lumière du jour semblait les élargir. C'est pourquoi il était anxieux de se cacher.

Les roseaux n'étaient pas bien hauts non plus. Couché, ils le recouvraient; mais, s'il se levait, ils lui arrivaient à la nuque. Il se recroquevilla, puis, de son bec, arrangea des feuilles au-dessus de lui.

Tandis qu'il les tirait de toutes ses forces pour s'en recouvrir, il émergea du sommeil.

Il avait en dormant tiré si longtemps sur sa couverture qu'elle s'était déchirée à ses pieds.

Il appuya sur l'interrupteur qui se trouvait près de son lit et regarda sa chambre avec surprise.

C'était bien la même chambre que la veille, le même lit aux montants de bois finement travaillés. Et il était le même lui aussi...

Il avait fait un rêve étrange. Il était pendant son sommeil devenu cet oiseau tropical qui, tout au long du jour, craint la lumière et se cache dans un fourré au bord de l'eau, d'où il ne sort qu'à la faveur de l'obscurité la plus profonde.

Sa gorge lui semblait sèche, comme si, alors qu'il dormait, il n'avait bu de son long bec qu'une petite gorgée d'eau.

Sur la table de nuit se trouvait une carafe pleine d'eau. Il but à longs traits, puis se reprit à penser à son rêve.

## **Extrait n° 2**

Le ciel jusqu'alors légèrement nuageux s'assombrit soudain et quelques gouttes se mirent à tomber.

Il ne mit pas les essuie-glaces, se contentant de ralentir l'allure. Regardant les immeubles alentour, il lui sembla que la ville était noyée dans une sorte de brouillard...

Ses mains étaient encore un peu mouillées, car au moment de la séparation, le petit chien les lui avait léchées affectueusement...

Il lui sembla que bien des jours passés étaient aussi comme une langue mouillée. « La domestication des chiens est une pratique très ancienne, songea-t-il, vieille de quatorze mille ans selon les historiens...

« Certes, l'esprit gît sous les ruines de la nature humaine ; mais la domestication de certaines pensées est une pratique qui remonte à je ne sais combien de milliers d'années. »

Une étrange comparaison lui vint alors à l'esprit : « De même qu'il existe différentes races de chiens, il existe différentes 'races' de souvenirs humains.

Certains ceux qui ont le poil doux aiment à se blottir, à lécher, et vous regardent en plissant leurs petits yeux...

Certains ont les yeux dissimulés derrière de longs poils, mais vous savez qu'ils vous regardent ...

Certains montent la garde et aboient au moindre bruit ...

Et certains souvenirs sont hargneux. Ils ne supportent pas les autres, attaquent et font couler le sang...

D'autres, grâce à leur flair, suivent vos traces où que vous alliez et finissent toujours par vous retrouver...

D'autres encore se contentent de remuer la queue pour un morceau de pain...

D'autres enfin sont fous, et leur gueule écume... »

Ce fut comme si un chien enragé venait de lui planter ses crocs dans le pied...

Il écrasa l'accélérateur...

## **Extrait n° 3**

Il lui revint un vieux souvenir, un souvenir du temps où il était l'un des cinq Pandava, et où tous les cinq erraient dans la forêt en compagnie de Draupadi... Ils étaient assoiffés, et Yuddhishtira avait dit : « Va, Nakula, et trouve une source! »

Il en trouva une, mais, quand il se pencha pour y prendre de l'eau, une voix qui venait d'un arbre lui dit : « Eh, Nakula, ne bois pas avant d'avoir répondu à mes questions, sinon tu mourras... »

Mais il ne prêta pas attention à la voix. Debout sous la cascade, il avala une gorgée d'eau... et s'effondra sur le sol...

Il sembla à Iqbal qu'il entendait à nouveau cette voix qui lui était venue d'un arbre... Surpris, à leva les yeux, mais ne vit rien d'autre que le plafond... Ni arbre ni ombre... Il essaya de reconnaître la voix qui lui parvenait par-delà d'innombrables existences. Peut-être ces questions étaient-elles les mêmes que celles qui lui avaient été posées lors de la vie antérieure qu'il venait de se remémorer.

La première question était : « Qui fait se lever le soleil ? »

La deuxième : « Qui le fait se coucher ? »

La troisième : « Qui y vit ? »

Et la quatrième : « Qui y honore-t-on ? »

Il reconnut les questions, mais les réponses ?... Il n'avait pas pu répondre en ce temps-là ; c'est Yuddishthira qui l'avait fait... Aujourd'hui encore, il voulait chasser cette voix de ses oreilles et boire, mais sa main s'immobilisa et la voix retentit à nouveau :

« Eh, homme d'aujourd'hui, n'approche pas ce verre de tes lèvres sans avoir répondu à mes questions, sinon... »

La voix répéta les quatre questions qui étaient restées en suspens depuis des siècles, et en ajouta de nouvelles :

« Qui est celui qui sait ?

Comment trouve-t-on le chemin de l'autre monde ?

Comment l'homme se dédouble-t-il ?

Et comment acquiert-on l'intelligence ? »

Le souvenir d'Ursula, comme un soleil, illumina un instant le ciel de sa mémoire, puis une profonde obscurité se fit à nouveau dans son esprit...

En tremblant, il prit le verre et le porta à ses lèvres...

Les questions restèrent sans réponse...

Et, comme la voix le lui avait dit, Iqbal s'effondra sur le lit, inconscient...

Peut-être la malédiction de la mort s'était-elle abattue sur lui comme au temps où il était Nakula ...